

nauté. D'un commun accord, se précipitant auprès de l'abbesse, les religieuses l'entourèrent de leurs bras comme pour lui faire un rempart contre la mort.

Avec tendresse, avec bonté, Berthalde essaya de les consoler. Là-haut, leur disait-elle, elle ne cesserait de prier pour elles, et le monastère continuerait de garder intactes les traditions du passé sous son égide invisible mais protectrice.

Les pleurs ne cessaient de couler.

Cependant, l'heure avançant, l'abbesse commanda d'un ton grave :

—La règle ne doit pas être oubliée par ce que je viens de vous annoncer. Que chacune de vous retourne à ses occupations ; quand mon heure dernière aura sonné, je vous rappellerai auprès de moi.

Obéissantes et soumises, les Bénédictines se dispersèrent dans les différentes parties du monastère où le devoir les appelait. Seule, une jeune novice, Ilda, la blonde enfant du prince de Souabe, qui, quelques mois auparavant, avait perdu son fiancé, tué dans un tournoi, demeura gémissante aux pieds de Berthalde.

—Oh ! ma mère, disait-elle, vous seule trouviez à me dire les paroles qui consolent... Quand vous serez partie, qui donc me restera ?

Une immense pitié envahit le cœur de Berthalde ; relevant la jeune fille jusqu'à son cœur, elle l'y retint quelques instants.

—Qui vous restera ! dit-elle enfin, Dieu, ma fille. Seul, il est resté à toutes celles qui souffrent.

Et Ilda, levant ses yeux sur ceux de Berthalde, aperçut dans leurs prunelles comme le secret d'une douleur plus grande que la sienne, demeurée jusqu'alors insoupçonnée, et, elle s'éloigna, à son tour, sans rien ajouter.

Berthalde, enlevant les insignes de son autorité, alla, une dernière fois, à ses doctes livres latins achever de traduire le chapitre commencé ; puis, déposant la plume, elle prit le pinceau et à l'enluminure inachevée, ses doigts délicats, amenés par ce travail quotidien, passèrent la couleur bleue au manteau de la Vierge. C'était la dernière page. Berthalde sourit en ensevelissant le missel, aux larges fermoirs

d'or, dans la riche cassette qui lui était destinée. L'abbesse ne comptait que trente-six ans, le missel avait sept cent quatre-vingt-treize feuillets. Sa vie avait été bien remplie.

Le soleil terminait sa course ; le vent du soir grondait dans la plaine quand Berthalde se retira dans sa cellule pour y mourir.

Avant de convier ses filles à ses noces éternelles, l'abbesse fit venir la doyenne du chapitre claustral et lui parla en ces termes :

—Ma sœur, Dieu m'est témoin que la mort ne m'effraie pas, mais il m'est pénible en ce moment de ne pas recevoir l'absolution suprême d'un minis re du Christ.

—Hélas ! fit la doyenne, le chapelain, dom Guéranger, appelé, hier, comme vous le savez, auprès du chevalier Siffroi en danger de mort, n'est pas encore revenu. Mais vous dont la vie et les austérités n'ont été que des sujets d'édification pour nous toutes, vous, qui êtes jugée digne d'occuper une place parmi les élus, vous êtes en grâce avec Dieu et pouvez mourir sans ce dernier secours.

—Écoutez, ma sœur, reprit Berthalde, autour des yeux de laquelle une cernure violette étendait déjà des ombres, oui, j'ai servi le Seigneur avec zèle et fidélité, mais, je crains aussi de l'avoir offensé, par un souhait, qui s'échappa une fois de mes lèvres, alors, que, prosternée aux pieds de son tabernacle, j'osai lui demander de revoir avant de mourir, ne fut-ce qu'un instant, celui que j'ai tant aimé aux jours de ma jeunesse et qu'il m'a fallu quitter pour venir m'ensevelir dans ce cloître... Depuis ce vœu trop humain, j'ai macéré mon corps et fait jeûner ma langue ; j'ai espéré que Dieu m'avait pardonné, mais au moment de paraître devant sa majesté divine, le remords m'obsède et je voudrais de nouveau confesser ma faute...

La doyenne, interdite, ne savait plus que répondre. La théologie savante de dom Guéranger, seule, aurait pu ramener la paix dans l'esprit de l'abbesse expirante.

Autour de la couche funèbre, les Bénédictines, maintenant en prières, suppliaient le Dieu tout-puissant de

recevoir en son sein l'âme de sa servante Berthalde. Déjà, la mort, du bout de son aile, avait effleuré le front glacé de la sainte, quand, à la porte de l'abbaye, un pèlerin vint brusquement frapper.

La sœur tourière courut ouvrir. C'était le moine Eginhard, qui, revenant de la Palestine où il avait séjourné de longues années, et passant par le monastère, avait été, intérieurement pressé, disait-il, de s'y arrêter.

—Ma mère, fit la doyenne s'approchant de Berthalde, vous êtes exaucée, Dieu vous envoie son délégué pour qu'il vous bénisse avant de mourir.

Berthalde lentement souleva ses paupières, et sa figure tout entière s'illumina radieusement comme d'un halo, car, dans le moine qui s'avancait, elle reconnut celui qu'elle avait jadis aimé.

Ses yeux, avant de se refermer pour toujours, s'emplirent de la vision chère, et, ses lèvres murmurèrent dans un dernier souffle :

—Dieu m'a pardonnée.. déjà, je goûte la joie du Paradis...

Ainsi mourut Sainte Berthalde, abbesse perpétuelle et générale, le premier jour de l'an 953.

FRANÇOISE.

Coutume ancienne

LA fête de l'âne, qui est bien certainement une des cérémonies les plus singulières du moyen-âge, se célébrait dans plusieurs églises le jour de Noël. Chaque strophe de l'office du jour, se terminait par cette invitation à l'adresse de l'âne :

Hez sire asne, car chantez :
Belle bouche rechignez,
Vans auez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans de plus amples développements sur cette cérémonie bizarre. L'espace qui nous fait défaut, nous permet à peine de relater encore la finale de l'office.

Le diacre, à la fin de la messe, tourné vers le peuple, disait : *ite missa est, hi-han ! hi-han ! hi-han !* et le peuple répondait de même : *Deo gratias, hi-han ! hi-han ! hi-han ! amen,*